

PALUDES ET LE PROTESTANTISME

par

Alice MEYNARD

Agrégée de Lettres Modernes

"Une belle oeuvre, c'est une joie qui veut être dépassée, un signe qui nous entraîne au-delà, vers ce que les peintres appellent le point au-delà du plan, ce lieu invisible vers lequel toutes les lignes convergent et qui seul donne son unité et son sens à cet assemblage de formes."

Pierre CHAZEL, *Figures de proue*.

En projetant d'indiquer quels traits, dans *Paludes*, j'ai reconnus comme des clins d'oeil au protestantisme, j'ai conscience de faire un choix discutable. Est-ce que je ne cours pas le danger de m'égarer dans des landes indéfinies, doctrine, histoire, biographie...? Et, au lieu d'exécuter, dans une approche purement esthétique du récit, "des opérations d'une économie et d'une élégance rigoureuses", ne vais-je pas m'évader "à l'extérieur", en considérant - ce que fait Frye d'après Calvino - qu' "en chaque oeuvre se réfléchit l'encyclopédie de la civilisation humaine" ?¹

J'accepte ce risque, mais j'essaierai de le calculer, le mieux possible, aux limites du texte d'André Gide.

Car d'une part il n'est sûrement pas sans intérêt, quand on parle d'un "authentique non-conformiste" - le mot est de Claude Martin - d'évoquer la "différence"² dont il est issu, peu connue, il faut bien l'admettre, en dehors du "petit troupeau"³ qui s'en réclame. D'autre part je peux, - si besoin était - autoriser ma libre démarche de

lectrice protestante de tant de textes de Gide lui-même ! L'appel de *Paludes* au "public", pour qu'il collabore avec lui à la "révélation" du sens de l'oeuvre; le *Journal*; les souvenirs de *Si le grain ne meurt...*, plus vrais parfois en ce que, trente ans après, ils donnent d'acquiescement.

Il y a surtout la *Postface* de 1897, brillant commentaire, style conférence de presse, en coups droits et revers sans fautes. Cette *Postface* nous redonne le "la"⁴ chaque fois que nous risquons de détonner, par trop de sérieux - ou par insuffisance de sérieux. C'est grâce à elle que je me sens merveilleusement libre de retourner la lunette, de telle sorte que le point de vue "volontairement rétréci"⁵ se métamorphose en allusion profusément nuancée: "Reculez ! Elargissez votre vision ! N'isolez pas artificiellement quelque chose pour que médiocre il apparaisse", m'encourage-t-elle. Que souhaiter de plus, sinon de faire entendre que ma tentative est, encore, un "vaste" amusement ?

J'examinerai la fin de *Paludes*, au temple, - le jeu des prénoms, - et un certain récit.

I. LE COMBLE DU CONFORMISME !

Non seulement celui qui dit Je dans *Paludes*⁶ et son amie Angèle n'ont rien de plus pressé, dès leur retour de voyage, que d'aller au culte, mais c'est pour cela qu'ils sont revenus. Aux yeux d'un lecteur protestant, ce comportement est tout simplement anormal. Les détails par lesquels Gide insiste ("...pas pensé- ...heure passée-... Comme nous retombons !") nous forcent à poser la question: à l'adresse de qui épingle-t-il, sur son double en dérision, cette grimace de vaine piété ?

L'image originelle:

Il ne s'agit certainement pas du Père de la Réforme, dont le "génie torrentueux"⁷ semble avoir fasciné de grands contemporains⁸, et en tout cas cette intime projection de Gide que fut André Walter. Voici à peu près ce qu'eût dit "l'immense Luther"⁹, avec son verbe chaleureux, à nos piteux aventuriers, -serfs en habitude. Entre tous les conformismes, le conformisme religieux est bien celui qui devrait

être étranger à des protestants ! Le culte n'exige pas, contrairement à la messe l'entremise d'un prêtre pour refaire le sacrifice. Pour les Réformés, "le sacrifice unique et parfait"¹⁰ a eu lieu une fois pour toutes: Jésus-Christ l'a vécu en sa personne, devenant ainsi le seul Médiateur entre un Dieu inaccessible, en sa sainteté, et l'Ami qu'il a souverainement pris l'initiative de devenir pour le croyant (tout homme qui simplement "accepte" cette amitié - jedermann, everyman...selon le titre polyglotte d'une moralité célèbre). SOLA GRATIA _ SOLA FIDE est le premier principe de la Réforme, même si pour concevoir le caractère "inouï" de cette gratuité¹¹, les gens habitués aux échanges chiffrés que nous sommes tous ont à faire un prodigieux effort d'imagination - cf. "l'intolérable" J. Ellul, *La Subversion du Christianisme*¹². Il n'est pas exagéré de dire que la Réforme a libéré les chrétiens de la "religion", en tant que contrat géré par des spécialistes; si contrat il y a, il est le secret consentement entre deux êtres qui s'aiment (Et le philosophe Lévinas a écrit sur "secret et liberté"¹³.) Luther, lui, a écrit le très beau texte intitulé *La liberté du chrétien*.

Ainsi les voyageurs de *Paludes* auraient fort bien pu lire leur bible (l'autre grand principe de la Réforme étant SOLA SCRIPTURA) et prier ((Cf. "Là où deux ou trois..."¹⁴) devant la mer qu'ils n'auront pas vue ou à l'abri du petit pressoir, n'importe où: car s'il est "bon" de partager la Parole et le pain dans la "communauté" de l'église, celle-ci n'est pas une "hiérarchie" sacrée, ni un "lieu" sacré; la foi répondant à la grâce, les "catégories" n'ont désormais de sens que dans une "organisation" d'ordre pratique. Le sacerdoce universel, conséquence logique du message central de la Réforme, - clairement formulé par l'apôtre Pierre - , a-t-il donc été peureusement oublié par les deux polichinelles¹⁵ de l'Oratoire ?

Le jeune Gide en avait eu, près d'Uzès, une expérience, racontée dans *Si le grain ne meurt...* (p.42-4) Ayant laissé passer la station où il devait quitter le train, il se trouve seul le soir et se décide à frapper à la porte d'un mas. Il faut relire de tels textes où se dit l'acquiescement à une parentée spirituelle: la Bible lue en famille par le père, la prière improvisée, "très simple et sans requêtes, où je me

souviens qu'il remercia Dieu de m'avoir indiqué sa porte, et cela d'un tel ton que tout mon coeur s'associait à ses paroles..." C'est dans la même page que Gide nomme ses aïeux cévenols "les tutoyeurs de Dieu". Ce TU des protestants, quand il n'est pas devenu habitude inconsciente, signifie la forme la plus pure de la gratitude, la seule possible de la part de qui reçoit tout à l'égard de qui donne tout . "Je t'ai appelé par ton nom"¹⁶, dit l'un; "je consens à toi"¹⁷, répond l'autre. Or il se passe ceci, de très extraordinaire et de très simple¹⁸ à la fois: qui entend, pour soi, ce "tu", accède à la conscience d'un "je"¹⁹, où s'enracinent affirmation et résistance, les deux acceptions complémentaires du terme "protestantisme".

La nostalgie de Gide rejoint-elle ce côté cévenol de sa famille lorsque, dans son *Journal* d'adolescent, il commence à pressentir un Christ différent de ce qu'on lui a présenté comme "la morale chrétienne"?

Le reflet dévié:

Une des raisons qui ont pu conduire Gide à placer sous le caudex de *Paludes* la pratique routinière du culte, c'est qu'elle "représente", au sens du *Traité du Narcisse*, en relation avec la théologie de l'époque, réfractée dans son milieu familial et dans sa propre personnalité.

En ce siècle de "réintégration"^{17bis}, la doctrine protestante montre une hésitation dans son rapport à l'Écriture. Il y a en gros deux manières de lire. Celle des "orthodoxes" est littéraliste et ne veut pas modifier le moindre mot du texte sacré. En revanche celle des "libéraux", sans mettre en doute la puissance divine qui l'a inspiré, considère que le texte a été écrit par des hommes, avec les références et le langage de leur temps et de leur milieu. "Les libéraux croyaient que chacun doit pouvoir adhérer ou non à telle ou telle croyance, en fonction de son développement personnel. Ils n'avaient pas peur des sciences (histoire, sociologie, philologie, psychologie...), persuadés qu'elles n'étaient pas en contradiction avec la Révélation, qu'elles pouvaient entamer la lettre, mais non pas l'esprit. Les libéraux étaient un peu les protestants du protestantisme, les cousins des modernistes catholiques" (J. Richardot, *Le peuple protestant...*, p:100) "L'Oratoire

du Louvre à Paris", d'où France-Culture, chaque dimanche à 8 heures 30, retransmet "le service religieux de la Fédération protestante de France", se réclame toujours de cette grande tradition ouverte et accueillante.

Mais l'on ne bénéficiait pas au XIXème siècle des cadres de pensée que mettront en place les sciences humaines, rendant possibles des formulations nouvelles. En évitant de faire porter l'accent sur ce qui pouvait sembler crédulité à des esprits marqués par le positivisme, la théologie libérale insiste sur l'exigence éthique. Jésus est présenté comme un modèle. Gide a connu, peu de temps avant *Paludes*, ces alternances d'exaltation et de retombée, où le principe dynamique de la foi est submergé par le souci narcissique de "se" rendre, par une vie intérieure sévèrement contrôlée, "digne"... Le Christ devient la parfaite image de Dieu, sans entrer de manière rassurante dans la finitude de l'homme. L'exhortation "Soyez parfaits..."²¹ ne peut apporter que désespoir, sans la médiation pour une "nouvelle naissance"²²: tel est le tourment que ressentait le moine - modèle Martin Luther avant l'illumination, fruit d'une recherche acharnée sur un verset de l'épître aux Romains²³, qui, en le "dépréoccupant" de lui-même, lui a ouvert la joie de l'Evangile. La Réforme, c'est cette joie - quelque peu mise sous le boisseau par le protestantisme libéral.

Que dans un tel contexte la morale ait tendance à s'imposer comme un système de principes n'ayant pas toujours un lien évident avec l'Evangile²⁴, cela ne fait pas de doute. Quand s'ajoutent des conditions familiales, comme d'être le fils unique d'une mère précocement veuve, d'une grande noblesse d'âme donnant lieu avec le temps à sollicitudes tâtilonnes, il est naturel que l'adolescent un jour rejette ce qui à ses yeux "représente" la contrainte - la pratique régulière du culte faisait certainement partie de la religion de la Loi pour Madame Paul Gide, et le jeune André dut être un fidèle du temple en compagnie de sa cousine. Gide, après bien des années, donne souvent raison à sa mère. Au-delà de l'insubordination dont il se justifie, pour "un conseil harcelant, ininterrompu"... (*Grain*, p.362), c'est de l'admiration qu'il éprouve et il donne de cette "personne de bonne volonté", de fort beaux portraits. Ne lui

ressemblait-il pas, lui qui tirait fierté des exercices ascétiques qu'il s'imposait, en surenchère, pour se maintenir, des mois durant, "dans une sorte d'état séraphique" qu'il suppose voisin de la sainteté ? (*Grain*, p.215)

Pourtant, compte tenu des graves contretemps qui entravent ses projets (surtout il ne comprend pas le refus de Madeleine), il n'est pas étonnant que Gide, à la fin de *Paludes*, exécute, dans le conformisme caricatural de ses personnages, ce qu'il implique de "limitation". Ce n'est plus l'Évangile au grand vent de l'Esprit qu'il y voit, mais "le toit" d'une religion comme une autre, qui protège sans doute - et enferme. Cette habitude, dès longtemps inscrite en eux, est la raison, pense JE, de ce voyage raté avec Angèle (*Paludes*, p.143).

Distinguer:

Gide écrit dans le *Journal* en 1893: : "Tous mes efforts ont été portés cette année sur cette tâche difficile: me débarrasser enfin de tout ce qu'une religion transmise avait mis autour de moi d'inutile, de trop étroit et qui limitait trop ma nature, - sans rien répudier pourtant de tout ce qui pouvait m'éduquer et me fortifier encore". Il se prépare donc à un tri, pour lequel lui ouvre les yeux son voyage en Afrique avec Laurens: *Paludes* est l'expression de cette prise de conscience nouvelle. En quoi colore-t-elle notre sujet ? - Dans l'apparente ironie d'une réflexion, - dans la contestation du mot "soif", - et dans un effet de *surimpression*.

Bien qu'elle ne soit pas faite - et pour cause - dans le temple, la réflexion de Je à celle qui porte le prénom significatif d'"Angèle", entre dans le sujet. Direct quand il répond à son offre de "rester", qu'il ne l'"aime" pas, - ce parpaillot est un peu jésuite lorsqu'il ajoute le fameux "nous ne sommes pas de ceux...", sachant très bien que l'éthique protestante désigne l'amour conjugal comme gratifiant et non comme utilitaire: il suffit d'écouter avec quelle sublime simplicité, richesse de rythme, variété mélodique, le luthérien Jean-Sébastien Bach chante la rencontre d'amour qu'est la foi, à travers la joie magnifiquement sensuelle du *Cantique des cantiques* (*Cantate* 140). La "dissociation" entre amour et désir, dont Gide

commence à prendre conscience au moment de *Paludes* est donc imputable à la disposition qu'il invoque: "Au nom de quel Dieu, de quel idéal...?" (*Grain*, p.284). Jean Delay pense que dès *Walter* on pouvait percevoir "le phantasme pédophile qui hanta André Gide tout au long de sa vie" (*La Jeunesse d'André Gide*, I, p.491), et il en voit les "particularités précises" dans le narcissisme de Walter en face d'Emmanuèle: "Narcisse n'aima pas l'autre dans son altérité..., ce qu'il recherche dans ce miroir-jumeau, c'est son double idéal." On sait maintenant que l'homosexualité est une structure psychique aux causes complexes, qui s'inscrit chez le jeune enfant dès avant l'âge de trois ans; rigide chez le garçon, elle parvient parfois à se recomposer autrement, à l'occasion d'un "enamourment", dirait Francesco Alberoni²⁵ (Voir l'article de J. Ansaldi). Dans une démarche analogue de distinction, Jean Amrouche nous invite à voir un degré, si l'on peut dire "différent", dans l'"angélisme" d'André Walter, lorsqu'il fait remarquer à Gide que "ce problème que vous avez dépassé maintenant, le problème de la pureté dans l'adolescence n'est pas un faux problème - Je suis heureux de vous l'entendre dire", répond l'écrivain (Voir Eric Marty, *André Gide, qui êtes-vous ?*) (N.B.: Il n'est donc plus possible de s'en tenir à l'amalgame, opéré par Gide lui-même quelquefois, entre protestantisme et puritanisme. Celui-ci est un fait de société et même de civilisation. Michel Foucault, dans *Histoire de la sexualité*, en voit des marques évidentes dans certaines prescriptions, déjà, de la Contre-Réforme. Or rien n'est plus étranger à la doctrine réformée que l'étiquetage minutieux des péchés, des mérites (terme qui n'est pas en usage chez les protestants), - et des soupçons visant la "jouissance". Surtout la Réforme a retrouvé l'Évangile comme le bouleversement d'un amour, et rien ne fait mieux mesurer l'abîme entre tous les purismes puritains et le purisme de l'amour que les pages 300-301 de l'essai de Jankélévitch: *Le pur et l'impur*.)

Il y a un passage dans *Paludes*, où Gide semble régler son compte au puritanisme. C'est celui où Tityre reçoit la visite du médecin et du prêtre qui, chacun dans son jargon, lui déconseillent de manger des macreuses, gibier malsain et "peccamineux". Au XIXème siècle, grande

est la peur de la maladie, avec les microbes que l'on découvre, la contagion que l'on suppose: d'où des conseils de prudence émanant des milieux rationalistes, toujours plus proches des scientifiques, - relayés par l'Eglise pour d'autres raisons et prenant alors force de principes non discutés. "C'est une question de garde-chasse", dira Tityre; les recommandations d'avoir à s'abstenir portaient sur de multiples domaines: sexualité des enfants, que l'on commençait à découvrir, mariages entre parents proches...

Après l'élucidation du "problème" qui transparait dans la fort consciente mauvaise foi de la réflexion sur les enfants - et l'importante parenthèse sur deux termes qu'il faut absolument distinguer - , voici encore une question de vocabulaire. Il s'agit du mot "soif", spécifiquement biblique avant que gidien.

Il n'est pas sans signification que la *Postface* cite un mot digne des *Propos de table* (les admirateurs de Luther étaient à l'écoute des moindres faits et gestes de leur grand homme): donc, raconte Gide, "à un jeune théologien soucieux, Luther dit: Va boire !". Cette boutade vaut un sermon et prend une portée symbolique, rappelée par celui qui écrivait en 1893: "J'en arrive, par réaction à souhaiter ne plus m'occuper du tout de moi-même; à ne pas m'inquiéter, lorsque je veux faire quelque chose, de savoir si je fais bien ou mal; mais tout simplement de la faire, et tant pis ! " Un peu plus loin: "Ce qui me plaît le plus en moi de jadis, ce sont les moments de prière". En 1894: "La prière est louange de Dieu...Je voudrais qu'elle ne soit que d'amour." (*Journal*) Ces élans évoquent la "soif du Dieu vivant", comparée à celle du cerf "le long du courant des eaux" par le très beau psaume 42, souvent chanté dans les assemblées sur une mélodie de Goudimel.

Mais l'*Envoi*, au vers 19, fait allusion à une soif non désaltérée; et la dérision est cruelle - "l'abattoir" remplaçant "l'abreuvoir", terme dénouçant lui-même une de ces "localisations du bonheur" désormais rejetées par celui qui en est "loin" (*Postface*). La remarque vaut pour la promesse faite aux "brebis" - qui, devenant "moutons" osent réclamer "des fêtes" (Les protestants encadrent volontiers des versets bibliques (Voir *Grain*, p.320) Or un texte du *Journal* se

présente comme une révélation: "Mes émotions se sont ouvertes *comme une religion*; impossible d'exprimer mieux ce que je veux dire; quoique cela puisse plus tard me paraître incompréhensible" (3 juin 1893) Il faut se souvenir de ces lignes quand on lit *Les Nourritures terrestres*. Dans la même page, il découvre le plaisir de se désaltérer au sens propre du terme: "Je vais prendre chaque jour un sorbet, comme d'autres s'en iraient au cours, et j'étudie ma soif patiemment". Telle est la *substitution* que cache, à l'heure du culte, le parpaillot contraint qui émaille l'*Envoi* de rêvasseries batifolantes.

Justement un lapsus trahit la distraction du trop docile "fidèle". Il faut savoir que, à la fin du service religieux, les protestants chantent un dernier cantique, le même chaque dimanche, en réponse à la "bénédiction" du pasteur. Il en est qui comportent ces vers:

Son immense charité

Dure à perpétuité.

On voit donc l'origine de cette formulation d'une durée indéfinie (où, sur la diérèse, par deux fois s'attarde l'émotion: à pe-erpétuité...), appliquée à la "bonne lune" sur les étangs:

Sa tiède nudité

Saigne à *perpétuité*.

Certes Gide a dû s'amuser, d'un mot dont il a eu les oreilles rebattues - et la rencontre de ce terme pieux avec on ne sait quel souvenir d'Afrique du nord est peut-être symbolique. Mais de plus son caractère insolite à ce passage de l'*Envoi* répercute sur le verbe "saigne" tout le contexte qu'il a pour un habitué de l'Oratoire, - par conséquent sur un "sujet" qui pourrait être le crucifié, - et qui n'est pas lui. Si le cantique chantait la gloire éternelle de l'amour de Dieu, sa déviation en lapsus calculé laisse entrevoir ou l'horreur d'une mort sans résurrection pour le Fils, - ou la substitution, à l'idée de sacrifice, d'une vision de vie et de couleur, - sur un thème lunaire bien connu des symbolistes.*

Le message fondamental de la Réforme, quelques caractères de la

* Sur la "nudité" qui "saigne", voir aussi "Le Narcisse secret", Gide - Valéry, *Correspondance*, p.152 (1892). N.D.L.R.

communauté protestante en un siècle de difficile réintégration, le climat propre à l'adolescence de Gide, autant d'éléments qu'ont évoqués pour moi la fin d'un rêve de voyage dans la pénombre de l'Oratoire. Ces éléments mis en place permettront d'aller plus vite pour les deux derniers points.

II. LE RECIT DE CHASSE D'HUBERT.

C'est celui qu'il fait, sur la demande de JE qui va partir en voyage et veut psychologiquement s'"y préparer". Or non seulement Gide souhaite abandonner ce genre de "préoccupation" (Voir: "...se fondre dans le charme infini de vivre et de vivre n'importe comment". *Journal*, 10 octobre 1893), mais on va voir quelle préoccupation fondamentale ce récit semble chercher à exorciser. A mon avis, il n'est pas un endroit, dans *Paludes*, où Gide nous parle plus profondément de lui-même à travers une allégorie.

Un personnage à démasquer:

C'est pourquoi je ne trouve pas suffisante la glose que propose Bertrand Fillaudeau, dans *L'Univers ludique...* Je veux bien que le nom saugrenu de Bolbos offre une redondance(-bol signifiant "hardi" en germain, bos, "brave, vaillant", en langue d'oc). Mais dire que le compagnon d'Hubert, qui est tué par une panthère, meurt victime de la trop grande détermination de son nom me paraît une explication, certes formellement intéressante, mais ne rendant pas compte de la potentialité du récit. Car ces deux pages (sur la soixantaine qu'en compte *Paludes*) comportent un certain nombre d'indices, d'autant plus propres à attirer l'attention qu'ils se détachent sur un fond d'émotion peu habituel chez le remuant Hubert; au point que l'auteur de *paludes* (JE ? celui qui n'est pas JE ?) éprouve le besoin d'interrompre le récit au moment le plus attendrissant pour le second par une remarque aigre du littérateur: "Quand tu fais des vers, ils ne valent rien du tout: tâche donc de parler en prose ! "

Or les détails qui m'ont frappée s'éclairant si je lis, dans Bolbos, l'anagramme à peine altérée de Biblos: le livre - l'écriture - Celui dont parle la Bible... Passons en revue quelques-uns de ces détails;

- Est-ce un hasard que cette chasse ait eu lieu "en Judée" ?

- La pelisse que porte Bolbos en toutes saisons ne rappelle-t-elle pas la robe que les gardes veulent se partager le jour de la crucifixion ? Ce que confirmerait, par la vertu du contraire dans un texte facétieux, la précision "toujours grande ouverte" ?

- Cette panthère que Bolbos combat, fait penser à un poème fameux de Blake, *Le Tigre*, dont la terrible symétrie représente peut-être le mal organisé (la panthère pourrait incarner un mal plus naturel - au moment où Gide se prépare à dire par la bouche de Ménélaque: Il ne faut parler de Dieu que "naturellement" ?

- Est-il exact - "anatomique" ? ou métaphysique - ? qu'il faille la tuer "d'en-haut" ?

- Sur "le coup qui ne part pas", Hubert a des doutes. Et jusqu'où s'étend son interrogation superlative: "De ces défections arrivent avec les meilleurs fusils"... L'homme de la Bible ne serait-il qu' "un parmi" les héros de la lutte contre le mal ? Et non "l'Unique" dont St. Paul annonce aux Athéniens goguenards, qu'il a vaincu la mort ? - Ou bien inexplicablement Bolbos " n'a pas voulu tirer" ? Et l'on évoque les "vertus d'acceptation" que Gide dans le *Journal*, regrette de reconnaître comme chrétiennes.

Car, ne l'oublions pas, André Gide n'est pas celui qui dit JE dans *Paludes*; de sorte que, même si Gide emprunte à son expérience personnelle le chanvre dont il fabrique les ficelles du principal polichinelle, rien n'empêche qu'il en fasse autant pour les comparses: n'est-ce pas sur Hubert que gratuitement ricochera l'idée de partir à Biskra ?

Enfin le ton dont, au début, est évoqué "ce grand ami d'enfance", - et la façon insistante de répéter que c'est du passé - , semblent bien vouloir inscrire le Christ au registre des "exhumations" dont parle Gide à propos de *Paludes*(*Journal*, septembre 1894, éd. de la Pléiade, p. 50):

"Ne cherchez point, Angèle, il est mort - et c'est sa fin que je raconte."(A.Gide, *Romans*, Bibl.de la Pléiade, p.131)

Reflet d'une crise profonde:

Ce qui me persuade, en plus du nombre des indices contenus dans

le récit, de deviner le Christ sous le masque de Bolbos, et plus globalement la Bible - dont il est le centre pour les chrétiens - c'est d'abord le passage suivant de *Si le grain ne meurt...*, où le jeune homme se prépare à son premier voyage en Afrique (Il s'embarquera le 18 octobre 1893 à Marseille, avec son ami le peintre Paul Albert Lurens, pour la Tunisie, puis l'Algérie) :

" /.../ dans les conversations que nous avions avant le départ nous nous pussions, je me souviens, vers un idéal d'équilibre et de santé. /.../ à quel point il s'opposait à mon premier idéal chrétien, c'est ce que je ne saurais jamais assez dire; et je le compris aussitôt si bien que *je me refusai d'emporter avec moi ma Bible*. Ceci, qui n'a peut-être l'air de rien, était *de la plus haute importance* : jusqu'alors il ne s'était point passé de jour que je ne puisasse dans le saint livre mon aliment moral et mon conseil. Mais c'est précisément parce que cet aliment me semblait devenu indispensable que je sentis le besoin de m'en sevrer. *Je ne dis pas adieu au Christ sans une sorte de déchirement*; de sorte que je doute à présent si je l'ai vraiment quitté"(p.287-8) /Passages soulignés par nous/ .

La façon dont le jeune auteur cache sous un déguisement à certains égards grotesque (Quel est ce matamore, qui donne à son ami la meilleure place pour jouir du spectacle, et qui dément si lamentablement ses promesses ?) - *l'ami dont il parlera même en sa vieillesse* - révèle à quel point cette relation lui tient à coeur. Gide évoque la piété qu'il a vécue personnellement pendant plusieurs années, et dont il ne se lasse pas, trente ans après, de dire le ravissement: l'épisode du canari²⁶, la lecture méthodique et passionnée de la Bible, l'Evangile lu comme une nourriture savourée - parole "écoutée" à laquelle répond l'élan de la prière, même en pleine nuit "non point tant par macération que par impatience de joie".(*Grain*, p.216) Il ne faudrait pas sous-estimer le fait biographique au moment de *Paludes*, puisque, bien plus tard, Gide le rappelle. Ainsi Claudel lui écrit sa joie de communier à Noël. "Que vous dire, répond Gide, de la fin de votre lettre ? Elle émeut le plus profond de moi-même; mais de l'ardente piété de mon adolescence les souvenirs sont

aissez vifs pour me permettre de comprendre la félicité que vous me peignez aujourd'hui"(7 janvier 1911).

De ce jeune protestant fervent et mystique, la très vive piété est intimement liée à son amour pour sa cousine. "Mais l'Evangile... Ah ! je trouvais enfin la raison, l'occupation, l'épuisement sans fin de l'amour. Le sentiment que j'éprouvais ici m'expliquait en le renforçant le sentiment que j'éprouvais pour Emmanuèle; il n'en différait point; on eût dit qu'il l'approfondissait simplement et lui conférait dans mon coeur sa situation véritable." (*Grain*, p.214) Il dit, un peu avant, combien il communiait avec elle dans l'admiration des Grecs autant qu'aux "pages de l'Evangile". Or elle a refusé, sans doute persuadée par les raisons de la mère d'André qu'elle aimait beaucoup, la demande en mariage de son cousin. Dans un ensemble de relation fusionnelles, un seul élément négatif affecte tout le reste.

Le sous-titre de *Paludes*.

Si Biblos ou Bolbos représente Jésus, il pose une question de foi qu'il est impossible d'interpréter en fonction de la théologie libérale, telle du moins que la poussaient à l'extrême quelques - rares - pasteurs, allant jusqu'à déclarer qu'ils ne croyaient pas en la résurrection du Christ. Gide conteste le commentaire de St Paul qui, montrant la mort du Christ dans un plan de salut de Dieu pour les hommes, donne à cette mort une sorte de nécessité. Au contraire, en supposant que Bolbos meurt de façon accidentelle, il donne un écho important au sous-titre envisagé pour *Paludes*: "Traité de la contingence".

Pourtant le regard impuissant de l'ami sur son escarpolette restera tragiquement marqué par ce mouvement de balance: le souvenir toujours émouvant de l'"aventure" intérieure, chez le protestant singulièrement conscient que fut très tôt André Gide, ne cessera d'orienter l'adulte vers un Dieu "fils de l'Homme". Ce nom, que se donnait aussi le Christ, est peut-être celui dont le JE de *Paludes* inaugure déjà les possibles, du pathétique à l'ironie.

Contestera-t-on le fait que la connaissance et la pratique de la Bible soit typiquement protestant ? Je renverrai à plusieurs pages du

Journal, où Gide s'étonne de la méconnaissance que révèlent plusieurs "Juifs instruits" et ajoute: "Il faudra que je m'en explique avec Blum". Quant à ce qu'il raconte en juin 1926 de ses discussions avec Jacques Rivière, sa mise au point paraît tout à fait légitime à un protestant, qui en revanche sera stupéfait en apprenant que Jacques pouvait se dire attiré par l'Eglise sans éprouver la moindre sympathie pour le Christ. Il faut l'insistance d'André pour que son ami accepte de lire la Bible qu'il lui procure: et c'est la traduction de l'abbé Crampon - fait qui prouve la hauteur de vue de Gide - qui ne cherche nullement à "tirer à lui", et sa culture biblique. Même sans l'érudition gidienne, qui est capable de comparer diverses traductions, c'est un fait que, bien avant l'Encyclique Vatican II, dès la Réforme luthérienne, la Bible a été mise directement dans les mains des enfants et ils y ont appris à lire. Un paysan des Charentes la connaissait si bien qu'on l'avait surnommé: "la Bible".

Cette mise en présence, immédiate, avec une Ecriture qui n'est pas une histoire "morte", comme le dit Claudel, dans une de ses lettres désespérément pressantes à Gide, mais la "parole" de quelqu'un qui est adressée au lecteur, et que ce lecteur lit avec l'attention immédiate d'une adhésion, ne prend-elle pas, quand s'y ajoute l'application fervente et méthodique, la valeur d'une "expérience intérieure".

III. LE JEU DES PRENOMS.

Nous avons bien remarqué, dans les *Feuillets* (*Journal*, p.47) des lignes qui seront transposées, artistiquement simplifiées ou orchestrées, dans *Paludes*: livres à lire, amis à visiter, visites à recevoir. "Ah ! mon temps ! " dit Gide. Mais continuons à regarder par le grand bout de la lunette.

JE: vocation pour tout homme:

Il y a dans *Paludes* "celui qui dit JE...et qui ne porte pas d'autre nom", écrit Gide dans la *Postface*. Je ne vois pas pourquoi on transformerait ces mots de l'auteur en disant que le narrateur serait le "personnage sans nom" (Bertrand Fillaudeau, *L'Univers ludique d'André Gide*, p.134, note 3). Il faut maintenir littéralement ce que

dit Gide: ce narrateur a pour nom JE. Qu'est-ce que cela signifie ?

Que JE est le repère de tous les autres noms: il est le vrai nom, le nom de baptême qui doit donner leur visage à ces marionnettes, à ces personnages qui sont la reproduction de " il " - l'homme sans particularité, qui en est à un tel degré d'inconscience qu'il ne sait même pas qu'il végète (potamogéton, aristoloche, les feuilles des ans passés qui trempent et s'amollissent, etc...)

En plus du jeu qui consiste à faire une dérision de chaque choix - comme de nommer Richard le plus besogneux - on peut voir là une référence à l'Ancien Testament où le nom comporte un sens et une vocation. Par suite l'abondance des prénoms dans *Paludes* tout autant que l'anti-sens qu'ils suggèrent, prennent une portée qu'il faut mettre en relation avec JE. Le soin méticuleux que l'écrivain apporte à les nommer, à les noter, à constituer pour chacun d'eux des fiches, est à rattacher à la fonction d'"inquiéteur", dont parle Gide en marge de *Paludes*.

L'individualisme protestant:

Je ne peux que recommander l'ouvrage de Jean Bauderot, *Le retour des huguenots*. Il explique comment les protestants, contraints de fuir dans les pays du refuge, ont "vécu" l'expérience de l'"homme" indépendant des caractères concrets du milieu natal, et sont entrés aisément dans la notion d'individu conçue par la philosophie des lumières. Partir avait signifié pour eux, douloureusement mais résolument, de quitter une structure où leur point de vue n'était pas même discuté. *Partir*, qui est le thème dominant de *Paludes*, apparaît, dans une perspective analogue, comme la première démarche de l'individualisation.

Universaliste, l'individualisme protestant est aussi religieux et social: je renvoie aux pages 32-38, où sont analysés les arguments d'Alexandre Vinet en faveur du terme "individualité", très vivants, - soit qu'il oppose la culture catholique, où chaque acteur a une place fixée d'avance dans la collectivité, au protestantisme qui, participant à la valorisation de la notion d'humanité comme "ensemble collectif éclaté", permet de penser la "mobilité sociale", - soit qu'il souligne le caractère religieux de l'individualisme protestant (Dieu est cet

amoureux qui, aimant tous les hommes comme égaux en dignité, aime chacun comme un être "unique"). Ces pages sont lumineuses, et pas ennuyeuses du tout.

Dans *Paludes*, les agités des oeuvres sociales et des cours du soir ne sont-ils pas une allusion aux multiples oeuvres protestantes qui ont marqué le retour, dans la cité, des huguenots ? Il ne faut pas voir, dans le rire de Gide, du mépris: seules les entreprises qui ont de la grandeur méritent, si l'on peut dire, la dérision (et Gide a bien su se dévouer, avec la conscience qu'il mettait à tout ce qu'il faisait, à son Foyer Franco-Belge, pendant la guerre de 14). L'accent était porté sur la responsabilité, l'initiative, l'éducation (Voir le rôle auprès de Jules Ferry pour l'organisation d'une école laïque).

Profession: Inquiéteur;

Le JE de *Paludes* n'apparaît-il pas comme un éducateur, cherchant à éveiller à la conscience de soi-même tous ceux qu'il côtoie - et pas seulement les "littérateurs" ?

Gide a-t-il eu directement connaissance des théories de Vinet, qui donnaient une formulation philosophique de l'Evangile (Voir: Encreève, *Les Protestants en France de 1800 à nos jours*, Stock, 1985, p. 63 et tout le chapitre 2: *Les protestants de l'âge romantique.*) En tout cas les milieux protestants lisaient beaucoup ce philosophe et critique littéraire - que, dans le *Dictionnaire des littératures de langue française*, D.Madelenat place à un rang comparable à celui de Sainte-Beuve, bien que dans un style très différent. La prédication des pasteurs en était marquée. Et je pense à une page de *Si le grain ne meurt...*, où Gide explique la formule du *Traité du Narcisse*: "Nous devons tous représenter", par cette conviction que Dieu pouvait bien avoir en horreur l'uniformité: "Je n'admettais plus que morales particulières/.../. Je me persuadais que chaque être /.../ avait à jouer un rôle sur la terre, le sien précisément, et qui ne ressemblait au nul autre." (*Grain*, p.275).

Dès le début de *Paludes*, "penser à l'individualité de Richard" est la préoccupation de JE; si le feuillet VI porte les seuls mots: "Sa femme s'appelle Ursule", c'est pour suggérer le vide, d'où son

incantation, volontairement sèche, tente de faire surgir l'individualité d'Ursule, et de Richard conjugalement. L'un des grands problèmes sera de tenir un discours individualisé devant plus d'un auditeur: les discours s'entrechoquent et l'"inquiéteur" bat en retraite. Est-ce donc Babel ? D'où le cri: "Seigneur ! /.../enfermés". Il n'empêche que, dans la perspective des *Nourritures terrestres* ("/.../ét crée de toi, impatientement ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres."), la formule de JE donne le sens d'une "vocation" à l'intellectuel dans la société d'où il a l'air de se retirer: "Moi, cela m'est égal parce que j'écris *Paludes*".

La pêche à la ligne:

Si j'ai passé plus vite sur l'individualisme, c'est parce que le terme "individualité", écrit dès le début et plusieurs fois, pose le problème de façon explicite. Selon mon projet, il suffisait que je marque la relation entre le pronom-prénom JE et tous les " ils " que la chasse au canard entasse sous le fusil de l'écrivain écoeuré, à côté d'Hubert enlisé jusqu'au cou pour mieux les piper: ils sentent tous le marais. Il est curieux de noter que Tityre pêche les poissons "individuellement" - et c'est peut-être aussi pourquoi il ne prend rien; quelle différence avec les grands filets de Jésus dans la barque!

Ne fallait-il pas que Gide s'amuse, lui qui appréciait tant la pêche à la ligne ? (*Grain*, p.72-3). Quant à l'individualisme protestant du XIXème siècle, le mieux est de relire les pages de Jean Bauberot déjà signalées..

Contrairement au prosélyte assommant de *Paludes*, ce qui ne l'empêche pas d'être pathétique, Gide refusera toujours de passer pour un maître à penser: la seule exhortation de Ménalque, à celui qui aspire à naître à une qualité d'existence nouvelle sera: "Nathanaël, jette mon livre;/.../" Ce livre, auquel *Paludes* sert de préface, serait-il ce "point au-delà du plan" dont parle Pierre Chazel?

On peut le dire, à condition d'envisager un déplacement de ce point d'une oeuvre à l'autre: "une joie qui veut être dépassée", cette formule convient parfaitement à toute oeuvre et à toute l'OEuvre de Gide. Aussi bien s'agit-il d'un lieu "invisible", qui peut idéalement se

percevoir à l'intersection des deux termes mis en pointe à la fin de la *Postface*: comprendre "la vie", en manifestant "une" chose "nécessaire", et Gide ne fait rien pour estomper la connotation évangélique.

Anticonformisme, individualisme, sont des mots qui ont chez Gide une résonance très personnelle, avec des harmoniques ancestrales: il était important de préciser la doctrine de la gratuité, pour suggérer combien l'histoire ne doit jamais être perdue de vue à propos du protestantisme d'André Gide.

NOTES

1. *La machine littéraire*. Seuil, p.51.
2. Etude de Jean-Pierre Richardot, citée dans la bibliographie.
3. *Grain*, Folio, p.44.
4. Gide emploie cette expression, à propos des deux phrases qui seraient à l'origine de son *Paludes*, dans les *Entretiens avec Jean Amrouche*.
5. Gide, *Journal*, septembre 1894.
6. *Postface*: "Je ne suis pas celui qui dit. Je dans *Paludes*/.../" (Pléiade, 1477). 7. J. Delumeau, *Le cas Luther*.
8. Claudel, *Journal*, avril 1912. Pléiade, p.221.
9. André Walter regrette qu'Em. n'ait pas comme lui vibré à "l'immense Luther".
10. *Épître aux Hébreux*, 10, V. 11 à 14 par exemple.
11. *Épître aux Romains* 3, v.23: "/.../justifiés gratuitement par sa grâce".
12. Voir aussi le chapitre sur le moralisme. Le mot "subversion" est employé dans le sens où Gide envisageait son "Christianisme contre le Christ".
13. *Ethique et infini*.
14. *Matt.*, 18, v.20.
15. Dans une lettre de Gide à Valéry qui se croyait portraituré dans *Paludes*, 24 janvier 1896.
16. *Esaïe*, 35, v.4. Les protestants ont mis ce verset dans la liturgie du baptême.
17. J'emprunte ce verbe à *Partage de Midi* de Claudel: il renouvelle le sens de "Je crois en toi". -- 17 bis. Terme d'André Encreve (bibliogr.)
18. *Colloque de Royaumont*. Dolto, "L'apparition du "je" grammatical".
19. *Ibid*.
20. Il ne s'agit pas de dire autre chose, mais la même chose pour des époques et des esprits différents: c'est la condition d'une foi vivante, me disait le professeur Vischer à propos d'un prophète, et c'est le problème du prophète JE de *Paludes*.
21. Conclusion du *Sermon sur la montagne*, *Matt.* 5, v.48.
22. *Jean*, 3, v.3.
23. La justification par la foi est le sujet de cette épître.

24. Voir J. Ellul à la bibliographie.

25. Ramsay, *Le choc amoureux*.

26. *Grain*. L'enfant voit un signe d'"élection".

N.B. J'abrège en *Grain*. le titre *Si le grain ne meurt...*. De même ont été abrégés divers titres figurant à la Bibliographie.

BIBLIOGRAPHIE

I. Pour *Paludes*, références à l'édition dans la Bibliothèque de la Pléiade. De même pour le *Journal*.

Pour *Si le grain ne meurt...*, références à l'édition Folio.

*Bertrand Fillaudeau, *L'univers ludique d'André Gide*. J. Corti, 1987.

II. Le Protestantisme:

Laurent Gagnebin, *Qu'est-ce que le protestantisme ?* Paris, Librairie Oberlin.

Jean-Pierre Richardot, *Le peuple protestant français aujourd'hui*. R. Laffont, 1980. (une des "différences" les plus fécondes)

Jean Bauberot, *Le retour des huguenots*. Ed. du Cerf, 1985. (la vitalité protestante aux XIXème et XXème siècles)

André Encrève, *Les protestants en France de 1800 à nos jours*. Stock, 1985. (histoire d'une réintégration)

Jean Delumeau, *Le cas Luther*. Desclée De Brouwer. (ouvrage s'attachant à dépasser la polémique et l'hagiographie. "Luther m'apparaît comme un des très grands théologiens de la foi. Il est au départ de l'histoire moderne du christianisme." Père Daniel Olivier, 1976)

Martin Luther, *La liberté du chrétien*. Libr. Aubier-Montaigne. (L'un des plus célèbres écrits du réformateur, document religieux d'une "beauté abrupte et sauvage". Maurice Gravier.)

III. Ouvrages généraux:

Emmanuel Lévinas, *Ethique et infini* (Dialogues avec Philippe Nemo). Fayard/ France Culture. (tout petit livre très précieux)

Vladimir Jankélévitch, *Le pur et l'impur*. Flammarion/ Champs.

Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*. Gallimard.

Pasteur Jean Ansaldo, "La place de l'homosexualité dans l'éthique chrétienne. Article paru en 1987 dans la revue *Études théologiques et religieuses*, publiée avec le concours du Centre National des Lettres par l'Institut protestant de Théologie (Facultés protestantes de Montpellier, de Paris et de Strasbourg.

Colloque de Royaumont 1985 "Sur l'individu". Seuil. (P. Veyne; P. Vernant, L. Dumont, P. Ricoeur, F. Dolto, F. Varela, G. Perchero).